

L'AMI DE LA RELIGION

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

12s. 6a. par ANNEE.

“Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas.”

par ANNEE. 12s. 6a.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

QUEBEC, VENDREDI MATIN, 15 FEVRIER, 1850

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No.

Aux Abonnés de ce Journal.

Nous ne pouvons donner aujourd'hui qu'une demi-feuille à nos lecteurs, par suite d'un accident qui a brisé 7 à 8 colonnes d'annonces, et qu'il nous a été tout-à-fait impossible d'en recommencer la composition, le temps nous manquant.

Nous prenons ici occasion de prévenir nos abonnés qu'après le 15 février prochain, époque où expire le semestre courant, nous cesserons la publication de notre journal, pour des raisons que nous ferons connaître plus tard. En conséquence, d'ici à cette époque, nous continuerons à ne publier qu'une demi-feuille; toutefois nos lecteurs n'y perdront rien puisque nous leur donnerons autant de matière à lire, que par le passé, c'est-à-dire de 7 à 8 colonnes; la perte de l'insertion de ces annonces ne retombeant donc que sur nous seuls, nous croyons ne devoir point les récompenser pour le peu de temps qu'il nous reste à publier notre journal.

Lundi, 21 janvier, 1850.

L'AMI DE LA RELIGION DE LA PATRIE.



“Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas.”

QUEBEC, 15 FEVRIER, 1850.

Nous avons reçu ce matin nos journaux d'Europe, apportant les nouvelles du 26 d'Angleterre et du 24 de Paris. Le temps nous manque, aujourd'hui, pour en faire de longs extraits, mais nous promettons un choix complet pour notre prochain numéro. Nous ne pouvons, néanmoins, nous empêcher de reproduire ce qui suit, pour satisfaire un peu à l'anxiété bien légitime de nos lecteurs:—

ANGLETERRE. 16 janvier.—Le Parlement est prorogé au 31 janvier, pour la dépeche des affaires publiques.

On lit dans le *Sun* du 17 janvier, troisième édition:—

Bureau du *Sun*, six heures du soir.
Bruit de la mort de Louis-Philippe.
 —Nous venons d'apprendre que l'ex-roi des Français, Louis-Philippe, est mort subitement ce matin. Nous avons tâché de vérifier s'il y a ou non quelque fondement à cette rumeur, mais sans succès. En conséquence, nous nous bornons à reproduire cette rumeur sans en garantir l'exactitude.”

La nouvelle apportée ce matin par les journaux anglais, dit l'*Estafette*, de la mort de l'ex-roi Louis-Philippe, a produit à l'Assemblée une vive sensation. Beaucoup de personnes assuraient que cette nouvelle était controuvée.

—On lit dans le *Times* et dans presque tous les autres journaux de Londres d'hier 15:—

“Le bruit s'était accrédité hier au soir que l'ex-roi des Français venait de mourir hier au matin à Claremont, après une courte maladie. Nous sommes en position de déclarer que le docteur de Nussy, chef du service de santé de l'ex-roi, est arrivé à midi à sa résidence de Berkley-Square, tenant de Claremont (où il avait passé la nuit précédente), où il a laissé Louis-Philippe en parfaite santé, et que, jusqu'à neuf heures de la précédente soirée, il s'était parvenu au docteur de Nussy aucun avis de l'indisposition de l'ex-roi.”

On ne peut donc guère douter que ce bruit ne soit complètement dénué de fondement.

HONGRIE. 7 janvier.—L'Evêque de Grosswarden vient d'être fait prisonnier. Cette arrestation inattendue a produit partout une vive sensation.

—La femme de Kossuth, après avoir erré pendant quatre-mois dans la Hongrie, a réussi à gagner Semlin et de là Belgrade, à la faveur d'un déguisement qui a trompé toute la police autrichienne, ses trois fils,

dont l'aîné a neuf ans, ont été arrêtés et seraient gardés dans la forteresse de Comorn.

POLOGNE—9 Janvier.—Les nouvelles que nous recevons de l'intérieur de la Pologne annoncent positivement que les troupes russes s'avancent toujours vers le sud, et qu'elles envahiront la Turquie à la fin du mois de mars.

On lit dans le *Motiteur catholique*:

“M. le cardinal Dupont, archevêque de Bourges, était hier à Paris. Il est retourné ce matin dans son diocèse, où il va préparer son départ pour Rome, qui aura lieu dans huit jours. Son voyage a pour objet d'aller attendre Pie IX à Rome, et de représenter la France au moment où le Souverain-Pontife rentrera dans sa capitale. Ce moment si désiré est donc très-prochain, et le voyage en quelque sorte officiel du vénérable cardinal de Bourges en est le meilleur symptôme.”

Une dépêche télégraphique nous apprend que 100 cas de fièvre se sont déclarés à bord du vaisseau *California*, en route de Panama pour St. Francisco.

Nous voyons par une autre dépêche que le navire *Roy O'More*, parti de Québec l'automne dernier pour la Californie, est maintenant arrivé à Rio-Janério, (Brésil.)

Exportation du Canada.—Il a été reçu au Port St. Jean, durant les années finissant le 5 janvier 1849 et 1850,

Des marchandises au montant de.....	£175,830 18 8	\$197,403 7 9
Argent monnoyé et non-monnoyé.....	100 850 0 0	106,006 10 0
Valeur totale.	£276,680 18 8	\$303,409 17 9
Augmentation en faveur de cette année..		£ 26,728 10 1
Valeur des marchandises entrées pour emmagasinage aux ports de Québec et de Montréal.....	£ 53,600 18 9	£ 66,632 6 6
Surplus en faveur de cette année.....		£ 13,031 7 3

Le mécanisme au XIXe Siècle!—Les propriétaires de la *Patrie*, en France, expriment d'une manière toute particulière, le plaisir qu'ils ont de recommander les Presses à Cylindres de M. Hoe, de New-York. La *Patrie* est imprimée sur une de ces presses à 8,670 copies par heure, et ils ont ordonné la confection d'une nouvelle Presse, avec 6 cylindres, qui imprimera 12,000 Copies par heure!

Le *New-York Herald* est imprimé sur une des presses à rotation de M. Hoe. Tout dernièrement il fut tiré 3,000 feuilles en 15 minutes, équivalant 11,250 par heure. Dans une autre occasion 3,000 copies furent imprimées en 14 minutes, égale à 12,851 par heure.

La Presse qui va la plus vite après celles de M. Hoe, est celle du *London Times*, de manufacture anglaise, pensons-nous; elle imprime le *Times* à 8,200 copies par heure. Nous concluons que les presses américaines n'ont point d'égales dans tout le monde.

Le *writ* pour l'élection de Sherbrooke est émané, et on croit qu'elle aura lieu tout prochainement.

CONFISCATIONS.—La police de Montréal a saisi lundi dernier chez quelques boulangers de cette ville, 62 gros pains et 145 petits, faute d'avoir le poids.

LE MINISTÈRE PROVINCIAL.—W. Wetenhall, qui remplace M. Cameron comme assistant-commissaire des travaux publics, ne siègera pas au conseil exécutif comme son prédécesseur. Depuis que M. Caron, président du conseil législatif,

s'en était retiré, le Bas-Canada n'y était représenté que par quatre membres et l'on aura jugé sans doute qu'il ne serait pas juste que le Haut-Canada y fût représenté par cinq. Le cabinet se trouve ainsi réduit de dix à huit membres, savoir: quatre du Bas-Canada, MM. Lafontaine, procureur-général; Taché, receveur-général; Chabot, commissaire en chef des travaux publics, et Leslie, secrétaire de la province; et quatre du Haut-Canada, MM. Baldwin, procureur-général; Hincks inspecteur-général; Price, commissaire des terres de la couronne, et Merritt, président du conseil. Les deux sections de la province et les deux origines nationales y sont représentées à-peu-près dans leur rapport numérique.—*Canadien*.

Déplorable accident causé par un moulin à battre.

A St. Barnabé, comté de St. Maurice le 7 du courant, un jeune homme du nom de Elie Gélinas dit l'Allemand occupé à la manœuvre d'un moulin-à-battre en voulant s'appuyer sur la partie voisine du *vallant*, eut le malheur de glisser et de se faire saisir la main droite par les dents de ce cylindre tournant à sa pleine vitesse; un instant après, il avait la main et le bras, jusqu'à une petite distance de l'épaule, horriblement mutilés, si bien qu'il était presque impossible de distinguer les os de la main de ceux de l'avant-bras tant ceux-ci étaient broyés. La chair n'était que lambeaux, mêlés de partie d'habit, et les souffrances du pauvre jeune homme, de 21 ans, réunis à l'aspect hideux de la blessure, pouvaient lécher le cœur de l'homme le plus insensible. Après un pareil accident, l'amputation devenait évidemment nécessaire, aussi fut-elle faite, le jour même de l'accident, par les docteurs Lacerte et Desaulniers d'Yamachiche. On espère que le jeune homme survivra à son malheur, et que cet accident servira de leçon à ceux qui ont occasion de manœuvrer ces sortes de moulins. Communiqué à la *Minerve*.

Siecle de Voltaire.

Voltaire à tout fait ce que nous voyons. (CONDORCET.)

(Suite.)

II.

Quand Louis XIV mourut, un pouvoir nouveau était né et avait grandi à l'ombre de ses faveurs. C'était le pouvoir des lettres, ou plutôt le pouvoir du bel esprit. Dans cette cour si pompeuse et servile, les lettrés, admis au dernier rang, avaient su se distinguer par leur servilité. Certes le Roi fut enivré par des flatteries bien lâches: il n'y en eut point de plus lâches, de plus imprudentes et, selon la parole de Saint-Simon, de plus “enragées” que celles des poètes. Ce furent eux qui, se plaçant autour du trône, l'encensoir à la main, le transformèrent en autel. Montespan refusa sa femme aux débauches du Roi; ni Molière, ni aucun poète n'eut la pensée seulement de lui refuser sa muse. Par ces adulations et ces bassesses, les lettrés s'attirèrent les complaisances du maître et se mirent en crédit. A Versailles, les plus imprudents des flatteurs, il devinrent à Paris les guides et les chefs d'une sourde opposition contre l'influence et bientôt contre les dogmes de l'Eglise. La noblesse, trop riche et en trop haut état encore pour rester impunément désœuvrée, reconnut l'importance des gens de lettres, les flatta, les soudoya et ne tarda pas de prétendre à leur gloire. Elle donna dans le bel esprit. L'on vit les enfants dégénérés de la race politique s'occuper de faire des livres. Les écrivains de profes-

sion encouragèrent grandement ces nouveaux venus, qu'ils n'avaient pas sujet de redouter. Ils accablèrent d'éloges leurs Mécènes et leurs juges qui descendaient follement des premières places de la société gouvernante, aux derniers rangs de la république des lettres. Nous pensons ne rien dire qui étonne ou choque les esprits sérieux en avançant que les grands seigneurs qui se vantaient de ne savoir point signer leurs noms, ou qui s'en laissaient accuser, ont jeté plus d'éclat sur leur ordre et servi mieux la patrie que ne le firent jamais ceux qui parvinrent à tourner, même galamment, des madrigaux et des fables.

La littérature proprement dite en France n'est pas de bon lieu. Elle est fille du protestantisme, elle a des affinités paternelles; le scepticisme, la raillerie et l'impureté sont ses caractères principaux. Il suffit de nommer ici ses fondateurs, Villon, Robalais, Marot, Desperriers, Brantôme, Marguerite de Navarre, Montaigne. Origine impure et malheureuse, dont elle s'est toujours ressentie. Dompnée un moment par le génie chrétien, qui lui donna Pascal, Corneille, Racine, Bossuet, Bourdaloue, elle a bientôt repris son cours; et la sève impie et ordurière qui, du temps de cette grande gloire et de ces grands hommes avait été à-sez puissante pour produire LaFontaine et Molière, devint après eux le torrent qui s'est appelé Voltaire et qui n'a rien laissé debout. La protection que les grands accordèrent à la littérature fut presque tout entière au profit de ses plus mauvais instincts. Le mal était déjà immense lorsqu'une manifestation hardie le dénonça clairement à tous les yeux. En 1741 Voltaire fit représenter son *Mahomet*.

La pièce n'eut point de succès, ou plutôt elle fit peur. Le christianisme y était attaqué trop ouvertement pour que les sentiments encore profondément chrétiens du public n'en fussent pas révoltés. Après trois représentations, cette tragédie fut retirée de la scène. Mais, reprise dix ans plus tard, elle ne reçut que des applaudissements. C'est à cette date et à cette œuvre que commence véritablement le dix-huitième siècle. Ecoutez M. de Bonald: “En 1741, le cardinal de Fleury gouvernait encore, et ce ministre, sage administrateur plutôt que profond politique, avait retardé, autant qu'il l'avait pu, les progrès d'une philosophie dont il provoquait les funestes effets. Il y avait encore en France à cette époque, de la religion et des mœurs. L'attachement aux principes qui avaient fait la gloire, vivait encore dans le cœur des Français, et les germes de désordre que la Régence avait déposés dans l'Etat n'avaient pas eu le temps de porter leurs fruits. Le dessein de Voltaire de rendre le christianisme odieux, ce dessein aperçu comme l'avoue La Harpe, et donc l'auteur s'était vanté dans la société, dut donc produire l'étonnement et bientôt la consternation... Il fut même défendu par l'autorité supérieure de jouer *Mahomet*.”

“En 1751, tout était changé. La religion, les mœurs, le goût, l'honneur national, la gloire même de nos armes allaient disparaître. Fleury avait cessé de vivre, et la volupté avait porté la Pompadour sur le trône; la flatterie lui érigeait des autels, et bientôt une philosophie ennemie de Dieu et des lois se mit sous la protection de cette digne patronne (1).”

Le drame audacieux de Voltaire ne resta pas longtemps le seul signe d'une dissolution imminente. Dans un galetas, au fond

(1) Bonald, *Questions morales sur la tragédie*, dans ses *Mélanges*.

d'une rue bourgeoise de Paris, vivait ignominieusement un déclamateur malade d'orgueil, doublement étranger à la France par son origine et par sa religion. La rudesse affectée de ses mœurs ne l'avait pas empêché de chercher à gagner quelques louis en travaillant aux plaisirs du Roi, et de piquer l'assiette chez certains grands de bas étage, Mécènes secondaires des libéraux-penseurs du temps. Chassé par la vanité toujours hérissee et souffrante, de ces tables où la lourdeur de son esprit l'exposait sans défense aux piqures de la conversation, il affectait de ne vouloir vivre que du travail de ses mains, tout en acceptant des aumônes qui le mettaient en état de goûter le plaisir auquel peut-être il s'est montré le plus sensible, celui d'être ingrat. Il avait avec lui, pour société habituelle, une concubine idiote, qui ne put jamais apprendre à connaître l'heure sur le cadran et la digne mère de cette créature, femme à toutes mains, qui portait sous le manteau tout ce qui naissait du personnage, les manuscrits aux imprimeries clandestines, les enfants aux Enfants-Trouvés. C'était le seul homme à qui la folie de ce siècle permettait de parler de devoir et de vertu. Son taudis, à la porte duquel se morfondait l'imbécile curiosité des grands et l'enthousiasme de quelques misérables femmes, moitié duchesses et moitié courtisanes, était fréquenté d'un petit nombre de pamphléaires encore obscurs, fabricants aussi de livres prohibés, et qui prétendaient, comme le maître du lieu, ramener la justice et la vertu sur la terre. Ils le trouvaient fou et se moquaient de lui, les jugeait traitres, menteurs, débauchés et lâches, et les haïssait.

Un jour, des longues rêveries de sa haine, de sa jalousie et de son orgueil, amalgamées par le sophisme dans les ténèbres de son esprit, se forma un livre arrogant, passionné, absurde, qu'en se passa bientôt de main en main, et que bientôt tout ce qui savait lire lut et admira.

C'était l'Évangile de la destruction, qui allait remplacer en Europe l'Évangile de Dieu déchiré par Voltaire et renié par la France. Le livre s'appela le *Contrat Social*. Il parut en 1752, et valut à l'auteur la protection ou pour mieux dire la complicité de l'homme qu'en nomina depuis le vertueux Malesherbes. Quarante ans après, ce même livre était le manuel de Robespierre, et les assemblées révolutionnaires, ce livre à la main, espèrent, renversaient, détruisaient si bien dans la Vieille-France, que depuis lors la société n'y a plus d'abri, plus de boussole et qu'elle ignore même s'il lui reste un avenir. Mais malgré la grande influence de Rousseau, le dix-huitième siècle s'appelle avec raison le siècle de Voltaire. Rousseau n'est que le bourreau, Voltaire est le crime. Sans Voltaire, Rousseau n'aurait rien pu et probablement n'eût rien écrit. Pour que le socialiste genevois portât aux institutions des coups si victorieux, il fallait d'abord que ce bel esprit parisien rainât les croyances, et par la ruine des croyances précipitât la dissolution des mœurs.

Tel fut le rôle de Voltaire, voilà pourquoi ce démon, si ardent, si habile, si persévérant, a fait véritablement, suivant la parole de Condorcet, tout ce que nous voyons. Il envira de son rire la noblesse, la société lettrée tout entière. Quoique manifestement menacé, le suprême pouvoir lui-même, désarmé presque partout de bon sens, parce qu'il était de vertu, se laissa séduire. Que pouvait Louis XV contre le poète assez insolent contre Dieu et contre la France pour écrire la *Pucelle*, mais en même temps assez servile envers